

CHRONIQUES DU QUI

— Science-fiction —

ROMAN

CHRONIQUES DU QUI

Christophe MOGENTALE

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Illustration de couverture : Thomas VERNUS

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-474-5

PROLOGUE

EXTRAIT DE LA PRÉFACE « CHRONIQUES DU QUI »,
PAR ALEXANDRE BECKER

Un parfum de révolution. Nous sommes en 2050 et je suis Alexandre. Enfin, je m'appelle Alexandre. Mon nom n'a pas grande importance. Hier, en Bolivie, un commando mystérieux a enlevé puis fusillé un ancien PDG de la Silicon Valley. Simultanément, un autre a saboté les conteneurs cryogéniques d'Alcor Life Foundation aux États-Unis. Vous en devinerez la raison en découvrant ces mémoires que j'ai assemblées.

Hier, je pensais ma vie inutile et terminée. Hier, un certain Che Guevara s'est présenté à la présidentielle française. Un plaisantin, bien entendu. Pourtant, personne ne saurait infirmer son identité. Mais c'est hier qu'est né ce parfum de révolution. D'espoir retrouvé. Pour toute une nation.

Nous sommes nombreux à avoir afflué au bureau Karmin pour voir nos existences frémir. Des millions d'individus perdus, simples victimes, ou embourbés dans ce sursaut de l'Histoire. S'il est vrai que raconter cette époque au travers des journaux intimes de quelques personnes choisies ne peut pas restituer la vérité, les émotions demeurent. Privés de nos noms, nous n'en avons pas cessé d'exister pour autant. Je l'affirme.

En plus des miennes, j'ai compilé les mémoires de trois témoins de cette période. Tantôt victimes, tantôt acteurs. De la tendre enfance jusqu'aux soubresauts du présent. Des mémoires destinées au Bureau Karmin. Je les ai organisées de façon à tisser une genèse

de ces temps troublés. Chaque souvenir est restitué dans son intégralité, accompagné des annotations obligatoires pour la soumission au Bureau (date approximative, identité revendiquée et lieu du souvenir).

Ce n'est pas une entreprise innocente : j'y vois l'occasion de laver l'honneur d'une personne chère à mes yeux. Cela vous semblera bizarre, mais nous avons échangé quelques mots pour la première fois il y a une semaine. Elle était si belle. Elle m'a reconnu au milieu de la foule et m'a souri, ainsi que deux autres personnages dont je restitue les souvenirs ici. Quelles chances avais-je de croiser ces trois-là, au même instant, au bureau Karmin alors que je m'y rendais pour la première fois ? Infimes. Il faut croire que nous avons rendez-vous avec l'Histoire.

*

Intermède publicitaire, 2021, États-Unis

Imaginez une vie où vous seriez indifférent à la mort ! Imaginez une vie avec Alcor Life Foundation. ALF peut vous placer en stase cryogénique à votre mort, et vous éveiller lorsque le futur permettra de vous régénérer. La confiance en un futur technologique, la confiance en Alcor Life Foundation.

UN CARTON DANS LE GARAGE

Identité revendiquée : Blackbird. Tu ne crois pas que je vais te donner mon vrai prénom ?

Âge approximatif lors du souvenir : 13 ans.

Lieu du souvenir : France

Date de soumission : circa 2045.

Je me souviens bien de cette année 2021. Remarquez, je ne dois pas être la seule. Qui pourrait oublier cette époque merdique où l'on ne pouvait pas mettre un pied dehors sans devoir montrer un papier pour se justifier à cause de ce foutu virus ?

J'avais treize ans. On pensait que le monde allait changer. La pollution décroître, les mentalités évoluer, mais rien de tout ça. On a tous continué à consommer, à rendre nos vies « digitales » (ce néologisme m'a toujours fait rigoler). 2021 a un sens pour bien des gens et j'en fais partie, mais pour de tout autres raisons. C'est l'année où mon oncle Charlie est mort.

Mon oncle préféré, même si je n'en avais qu'un (mon père n'avait qu'un frère et ce n'est pas comme si le côté de ma mère existait pour moi : à l'autre bout de la France avec mon frère, je ne la considérais déjà plus comme ma famille). Mon oncle Charlie, lui, comptait vraiment.

Je passais le plus clair de mon temps enfermée dans ma chambre à potasser, travaillant toujours davantage pour briller à l'école. Simplement pour faire plaisir à mon père. Attendez, je n'étais pas vraiment une fille à papa. Je m'exécutais de mauvaise grâce en

cultivant un côté rebelle, déjà. Quoi que je fasse, cela ne suffisait jamais à mon paternel. La réussite, c'était une lampe qu'on avait dû lui braquer en pleine gueule toute sa vie jusqu'à ce qu'il ne puisse plus voir autre chose. Même si nos rapports étaient tendus, j'étais crédule et une partie de moi adhérait à cette promesse de bonheur. Bon, une petite part, c'est vrai. La jeunesse a ceci de merveilleux.

Mon oncle Charlie passait rarement à la maison, mais à chaque fois, sa visite relevait de l'événement. Déjà, avec sa petite trentaine, il était beau. Élégant, dynamique. Il avait cette aura attirante que la fausse nonchalance confère parfois. Surtout, il portait une autre vision de la vie, à l'opposé de celle de mon père. J'ai souvent remis en question leur fraternité, et j'en ai tiré une conclusion : l'éducation n'a pas autant d'influence sur la vie des gens, sinon ces frères auraient été plus semblables et auraient partagé des valeurs communes.

Ce jour-là, mon père a ouvert à mon oncle en grimaçant. Il l'a accueilli froidement en lui reprochant sa conduite de gosse : Charlie venait de braver le confinement imposé par le gouvernement, tout ça pour nous rendre visite. En entendant sa voix, je me suis précipitée vers la porte, il m'a lancé un clin d'œil assorti de son éternel « Comment va Princesse ? ». Un énorme carton occupait ses bras. Il m'a jeté un regard appuyé muni d'une expression indéchiffrable avant de le poser. J'étais intriguée. Mon père a continué sur le même ton que celui de son accueil un peu trop frais en demandant à oncle Charlie ce que contenait l'emballage :

— Un ordinateur, pas pour toi évidemment.

Charlie avait lâché ça en haussant les épaules. Bien sûr, en 2021, tout le monde en possédait. Mais voilà, tout le monde, sauf nous. Mon père vouait une haine viscérale à tout écran. De la télé aux ordinateurs, en passant par les tablettes et les baignoires numériques, celles qui avaient le bon goût de vous dire à haute voix quand votre eau était froide ou quand vous aviez dépassé le débit autorisé pour préserver la planète. Je n'ai connu ces petites merveilles que bien trop tard ! « Les écrans nous bouffent le cerveau », répétait mon père sentencieusement. Il craignait que les médias ne me détournent de la vie studieuse qu'il m'imposait. Il n'avait cure que l'absence de ces supports de conversation m'isole de la société. Au contraire, même. Moins de distractions bénéficiaient à la concentration et au travail.

Avec ce carton imposant posé à ses pieds, je m'attendais à ce qu'il se mette en pétard, qu'il engueule mon oncle comme il le faisait souvent : il n'avait jamais réussi à quitter ce costume de grand frère, trop large pour lui. Mais cette fois, pas de mots au plafond, pas de furie. Juste de la tristesse sur son visage. Je ne l'oublierai jamais. Je crois que mon père savait déjà pour la maladie de tonton Charlie. Mais pas moi. J'ai compris que quelque chose clochait et j'ai occulté pour la journée l'ordinateur. Mon père l'a rangé dans le garage et est revenu l'air de rien, affublé d'un détachement surnaturel. Je ne me souviens pas du reste de la visite. Mon oncle a fini par partir.

Le lendemain, le rêve de l'ordinateur m'a tirée du sommeil. Je me suis levée d'un bond et j'ai ouvert la porte. Derrière, mon père attendait. L'air embarrassé, il m'a juste dit :

— Je ne te laisserai pas cet ordinateur, ma fille, je suis désolé.

C'est drôle, comme la mémoire joue avec nous. En écrivant, je m'en rends compte : mon père me connaissait comme personne. Il avait quasiment lu dans mes pensées et anticipé l'impatience à mon réveil. Pourtant, à cet instant c'est une fureur froide qui m'a possédée. J'en ai vraiment voulu à mon père. Je me suis murée dans le silence des jours durant, des semaines, peut-être. Savoir l'ordinateur si proche et si loin me filait presque des crises d'urticaire.

Un jour, on a toqué à la porte. Je me suis précipitée, comme d'habitude, pour capter le clin d'œil de mon oncle Charlie. Déception. Ce n'était pas lui. Je n'ai pas vu qui a frappé. Mon père est resté dans l'encadrement de la porte, barrant le passage au visiteur qui parlait d'une voix de baryton. Je n'ai rien distingué. La porte s'est refermée. Mon père s'est retourné. Il est resté immobile quelques secondes ; a accroché son regard au mien. Des larmes coulaient le long de ses joues. Et il m'a dit : « Tu peux aller chercher l'ordinateur dans le garage ».